

Date de soumission : 18/05/2021 ; Date d'acceptation : 29/05/2021 ; Date de publication : 30/06/2021

## LA FIGURE DE LA FEMME MUSULMANE DANS LA LITTÉRATURE OCCIDENTALE : IMAGES, REPRÉSENTATIONS ET STÉRÉOTYPES LECTURE DE *BILQISS* DE SAPHIA AZZEDINE

## THE FIGURE OF THE MUSLIM WOMAN IN WESTERN LITERATURE: IMAGES, REPRESENTATIONS AND STEREOTYPES CASE OF *BILQISS* BY SAPHIA AZZEDINE

**BELKHOUS Dihia**

Université d'Oran2 - Mohamed Ben Ahmed / Algérie  
Dihia.belkhous@yahoo.fr

**AIT MENGUELLAT Mohammed Salah**

Université d'Oran2 - Mohamed Ben Ahmed / Algérie  
aitmenguellatsalah@yahoo.fr

**Résumé :** Pour Saphia Azzeddine, le combat de Bilqiss, jeune femme musulmane héroïne de son roman, s'avère être une représentation littéraire révélatrice de l'intérêt porté par l'auteure au sujet de l'avenir du « Monde musulman ». En effet, nous nous attèlerons à démontrer comment la romancière, par le biais de stratégies scripturales spécifiques, impute au traitement inégalitaire des femmes musulmanes dans les pays intégristes, la responsabilité de la déchéance du Monde musulman ? Conformément aux ambitions du conte philosophique, l'auteure conteste l'idéologie intégriste et la politique de l'ingérence occidentale. L'auteure utilise les caractéristiques du conte et les détourne par divers procédés comme l'ironie ou la satire, mais l'œuvre de Saphia Azzeddine n'en demeure pas moins un roman, avec tous les aspects qui le caractérisent : l'inattendu et l'extraordinaire des événements et des aventures ; la caractérisation des personnages principaux par la description, à travers le procédé du monologue intérieur, mais également par une analyse psychologique minutieuse. Aussi Saphia Azzeddine accorde, conformément aux codes de l'écriture romanesque, une place privilégiée à l'étude du discours religieux et des stéréotypes inhérents.

**Mots-clés :** représentation, femme, littérature, Occident, Islam, fiction, discours, stéréotype.

**Abstract :** For Saphia Azzeddine, the struggle of Bilqiss, young Muslim woman and heroine of her novel, turns out to be a literary representation revealing the author's interest in the future of the "Muslim world". Indeed, we will endeavor to demonstrate how the novelist, through specific scriptural strategies, imputes to the unequal treatment of Muslim women in fundamentalist countries, the responsibility for the downfall of the Muslim world? In keeping with the ambitions of the philosophical tale, the author challenges fundamentalist ideology and the politics of Western interference. The author uses the characteristics of the tale and subverts them through various processes such as irony or satire, but the work of Saphia Azzeddine nonetheless remains a novel, with all the aspects that characterize it: the unexpected and the extraordinary of events and adventures; the characterization of the main characters by description, through the process of interior monologue, but also by psychological analysis. Also Saphia Azzeddine accords, in accordance with the codes of romantic writing, a privileged place to the study of religious discourse and the inherent stereotypes.

**Keywords:** representation, woman, literature, West, Islam, fiction, speech, stereotype.

\* \* \*

**B**ilqiss, le roman éponyme de Saphia Azzeddine, dispense, sous le couvert d'une histoire d'amour platonique, une leçon sur l'instrumentalisation du discours religieux. L'auteure aborde plusieurs thèmes de l'Histoire contemporaine. Le divertissement du style et l'ironie du ton cherchent à faire du lecteur de Saphia Azzeddine un complice plus qu'un juge de ce roman aux allures de conte, dans lequel le monde tout entier est mis en jeu. Conformément aux ambitions du conte philosophique, la romancière conteste l'idéologique intégriste et la politique de l'ingérence occidentale, les traditions sont remises en cause et les abus ainsi que les injustices y sont dénoncés. L'auteure utilise les caractéristiques du conte et les détourne par divers procédés comme l'ironie ou la satire, mais l'œuvre de Saphia Azzeddine n'en demeure pas moins un roman, avec tous les aspects qui le caractérisent : l'inattendu et l'extraordinaire des événements et des aventures ; la caractérisation des personnages principaux par la description, à travers le procédé du monologue intérieur, mais également par une analyse psychologique. Aussi, l'auteure accorde, conformément aux codes de l'écriture romanesque, une place privilégiée à l'étude des stéréotypes dont est victime la femme musulmane dans le monde moderne.

Dans le cadre de cette contribution, notre attention se porte essentiellement sur ce roman de Saphia Azzeddine parce que les ingrédients romanesques portent puissamment le roman, l'abandonne de digressions fait l'intérêt de sa lecture, mais surtout le roman *Bilqiss*, est avant tout une histoire d'amour, celle de *Bilqiss* et de son juge, et celle de Saphia Azzeddine pour l'Islam. Hostile aux spéculations sur sa religion et partisane d'un Islam plus modeste, modéré et plus progressiste, Saphia Azzeddine lutte plus largement pour une civilisation faite de paix d'abord, de liberté, enfin de progrès et de lumière. Nous allons donc tenter de voir, dans le cadre de cet article, en quoi, pour l'écrivaine, le combat de *Bilqiss*, jeune femme musulmane héroïne du roman, s'avère être une représentation littéraire révélatrice de l'intérêt porté par l'auteure au sujet de l'avenir du « Monde musulman ». En effet, nous nous attèlerons à démontrer comment Saphia Azzeddine, par le biais de stratégies scripturales spécifiques, impute au traitement inégalitaire des femmes musulmanes dans les pays intégristes, la responsabilité de la déchéance du Monde musulman ? Aussi, nous tenterons de mettre en exergue, quel « frein », selon Saphia Azzeddine, peut représenter l'Occident, à l'épanouissement du « Monde musulman » ?

Pour ce faire, il s'agira d'abord de contextualiser l'œuvre et de répertorier toutes ses caractéristiques romanesques. Le deuxième volet de ce travail s'attachera à observer tous les éléments mis en place par l'auteure pour décrédibiliser l'idéologie islamiste, y compris sur le plan religieux. Nous y verrons ensuite quels rapports entretiennent les personnages antithétiques, judicieusement choisis par l'auteure. Le troisième et dernier point de l'étude concernera les choix stylistiques de l'auteure et les effets de sens qui en résultent. Nous allons tenter d'analyser comment Saphia Azzeddine met en relief les préjugés et paradoxes les concepts géopolitiques réifiés par tous ses personnages. Aussi nous verrons ce que traduisent ces préjugés en terme identitaire et les conséquences de ces préjugés sur les femmes musulmanes et sur le « monde musulman » en général.

## 1. Texte et Contextes

Aujourd'hui encore, les soupçons restent de mise, et il est presque vain de prétendre en finir avec cette vision stéréotypée des femmes musulmanes en littérature occidentale. La raison pour laquelle la femme tient la place centrale dans les débats littéraires et

sociopolitiques sur l'islam est extrêmement complexe. Nous pouvons néanmoins essayer de l'examiner à partir de deux grands postulats.

Le premier est lié à une conception « historique » de l'Islam par une civilisation occidentale considérée comme moderne et égalitaire. De la vision « orientaliste » comme expliquée par Edward Said, dans son ouvrage *L'orientalisme* paru en 1978, dans lequel le théoricien palestino-américain cherche à démontrer, à travers l'analyse d'œuvres culturelles européennes produites à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, combien l'Orient est une création de l'Occident. Dans l'imaginaire occidental, l'Orient a longtemps évoqué *Les Mille et Une Nuits*<sup>1</sup>, et le monde des harems dans lequel la femme est complètement soumise, presque reléguée au rang d'esclave. Les stratégies de la colonisation, pour justifier l'idéologie colonialiste, établissent un lien entre l'oppression de la femme et l'Islam. La religion musulmane est alors jugée archaïque et misogyne, présentée comme un obstacle majeur au projet d'émancipation de la femme musulmane alors considérée comme passive et exploitée et qu'il convenait par tous les moyens de civiliser et de libérer du carcan religieux. L'Islam est alors érigé en bouc émissaire idéal et toutes ces « stratégies » permettent la construction idéologique d'une image essentialiste de l'Islam, jusqu'ici, très ancrée dans l'imaginaire occidental.

Le second postulat est en lien avec la réalité socio-économique des sociétés musulmanes, caractérisées par des indicateurs de développement humain des plus faibles, une réalité culturelle fortement patriarcale et le constat évident de la précarité du statut des femmes musulmanes dans les pays intégristes. Mais pour le politologue français François Burgat « (se) contenter de désigner un coupable de la condition faite aux femmes à partir du discours religieux islamiste radical [...] sans restituer le cadre des rapports hommes-femmes, révèle, si ce n'est de la manipulation, de la fumisterie » (Burgat, 1995, p. 211). Effectivement, la sur-médiatisation des femmes menacées par les mouvements islamistes dans les pays intégristes, fausse l'analyse objective de l'opinion publique occidentale sur l'Islam.

Aujourd'hui encore, il saute aux yeux que seules les femmes musulmanes sont désignées par leur religion. Plus largement, on désigne par le vocable de « monde musulman » cet ensemble de pays de langues et de cultures différentes et qui s'étend sur plusieurs continents. Faisant fi de cette diversité, mais aussi des facteurs politiques, socio-économiques et historiques des sociétés majoritairement musulmanes. Beaucoup d'« occidentaux » considèrent que l'Islam serait la cause fondamentale du « sous-développement » et du « retard » du « Monde musulman ». La preuve évidente en serait l'inégal statut de « la femme musulmane » qui témoignerait de l'obscurantisme régnant dans cette religion.

Ainsi, pour défendre l'Islam, nombreux écrivains ont porté leur plume en faveur de cette religion afin de détruire les préjugés la concernant, et de faire prendre conscience de la relativité des choses.

C'est principalement à travers la voix de son héroïne *Bilqiss*, que Saphia Azzeddine a décidé de réhabiliter l'Islam. Dans son roman éponyme paru en 2015 aux éditions *J'ai lu*, l'auteure et cinéaste française d'origine marocaine, donne la voix à ces femmes musulmanes aux prises entre deux instrumentalisation de leur religion, d'un côté le régime des Mollahs, qui s'efforce de les « normaliser » en les opprimant, avec des traditions et conformismes religieux dans lesquels elles ne se reconnaissent pas. Et de l'autre côté, l'Occident qui essaye de les émanciper en rejetant leur foi. *Bilqiss* est

<sup>1</sup> *Les Mille et Une Nuits*, contes traduits par Dr J.-Ch. Mardrus, Robert Laffont, collection Bouquins, 1980

condamnée à la lapidation dans un pays intégriste, parce qu'elle rejette l'idéologie islamiste, mais refuse l'aide d'une jeune journaliste occidentale. Inféodée à aucune autre loi que sa morale, le véritable combat de *Bilqiss* n'est pas de rester en vie, mais de se réapproprier sa religion.

### 1.1. Le conte détourné et ses enjeux dans la fiction

Le récit s'ouvre sur un procès, celui de la jeune veuve *Bilqiss*, condamnée à la lapidation pour avoir prononcé l'appel à la prière à la place du Muezzin, un matin, que les litres d'alcool ingurgités, ont plongé dans un sommeil éthylique. Dans un pays qui n'est pas nommé, mais dont on devine, la stricte application de la Charia musulmane. En plus de cet acte, jugé blasphématoire, d'autres chefs d'accusation plus insensés les uns que les autres, s'ajoutent à la liste des charges retenues contre la jeune femme. On lui reproche de lire de la poésie, d'avoir posé pour un journaliste anglais, sans l'autorisation de son époux, d'écouter de la musique, de posséder des peluches, du maquillage, une pince à épiler et même de ne pas avoir prédécoupé les légumes de forme phallique avant de les acheter. *Bilqiss* sera condamnée, elle le sait, mais refuse de se soumettre, de s'excuser et même d'être représentée par un avocat. Elle entend assurer sa propre défense et préfère tirer profit de cet auditoire, venu l'observer par voyeurisme malsain, pour partager son indignation contre cette société hypocrite et corrompue qui veut assujettir la femme.

Le roman de Saphia Azzeddine est bref, l'histoire est fictive et imaginaire, mais néanmoins, bien agencée, grâce au souci de la vraisemblance et de la cohérence de l'intrigue. Le récit revêt les caractéristiques du conte philosophique.

Le conte, récit généralement court d'une histoire tantôt familière et réaliste, tantôt imaginaire et fictive, renvoie à une forme pure de la narration et représente l'une des expressions les plus primitives de la création littéraire. Il serait injuste de réduire le conte à une forme littéraire simplement « enfantine » : la place que le conte occupe dans la littérature la plus raffinée, de Diderot à Voltaire, montre de quelles évolutions, il est capable. Du conte de fées au conte moral ou philosophique, support du merveilleux ou du comique, le conte libère les puissances de l'imaginaire et peut incarner efficacement, dans un récit vivant et réaliste, un symbolisme moral ou philosophique.

Entre sensibilité et passion, l'auteure place au centre de son roman, une histoire d'amour platonique, d'un juge face à un dilemme Cornélien : l'amour ou le devoir. Mais à la différence de *Rodrigue* dans la pièce de Corneille, le juge prénommé *Hasan* lui, voit son amour, quelque peu, rejeté par sa bien-aimée, car *Bilqiss* consciente du comportement du juge à son endroit, renverse les pouvoirs et installe une atmosphère de mépris volontaire à l'égard de *Hasan*. Mais c'est uniquement pour sa cause que *Bilqiss* se montre aussi insensible devant *Hasan*, en effet, le lecteur averti peut noter que, dès la 46<sup>e</sup> page du roman, *Bilqiss* substitue l'article défini « le (juge) » lorsqu'elle évoque *Hasan*, par l'adjectif possessif « mon (juge) ». À cette intrigue initiale, se greffent des digressions et des intrigues parallèles et entrecroisées, justifiées par la présence, autour de *Bilqiss*, d'autres personnages qui se rencontrent pour se révéler. Le roman de Saphia Azzeddine ne présente pas d'unité de lieu, les scènes passent de la cellule de *Bilqiss*, au bureau new-yorkais du personnage *Léandra*, en passant par la base militaire américaine, ou encore, à un avion. De même, le roman ne présente pas d'unité de temps, car même si l'action se déroule en quelques jours, le recours au procédé de mémoire et de retour en arrière permet une multiplicité d'actions passées. Le souvenir, ne laisse aucune scène se figer, le roman est principalement, écrit au passé, très souvent à l'imparfait, temps du souvenir qui dure, l'usage du passé simple comme temps de narration exprime des actions ponctuelles

dans le passé, et enfin le présent de narration, principalement utilisé lors des dialogues, suggère une action plus vivante.

Enfin, même si l'œuvre de Saphia Azzeddine revêt les allures du conte moral ou philosophie, le récit n'en demeure pas moins un roman, avec tous les ingrédients qui caractérisent l'expression romanesque, cependant, l'auteure emprunte les procédés du conte philosophique et l'adapte à un conformisme romanesque empreint d'un discours religieux perceptible.

## 1.2. Le discours religieux entre stéréotype et instrumentalisation

Le combat de Saphia Azzeddine, par le prisme de *Bilqiss*, est construit sur la distinction entre le Coran et son interprétation. Si le Coran, au même titre que la Bible et la Torah, est parole infaillible et universelle de Dieu, son interprétation demeure de l'ordre de l'individuel, de l'homme qui, par essence est imparfait et faillible « mon Coran n'ordonne rien aucune loi ne peut s'en dégager, parce qu'il y a autant de lectures qu'il y a de musulmans » (Azzeddine, 2015 : p. 212). De ce fait, l'auteure mettra en lumière tous les paradoxes entre les préceptes de la religion musulmane et les lois de l'autorité religieuse en place.

En effet, l'auteure opère une remise en doute radicale quant à la légitimité des mollahs en tant que porte-paroles de la religion musulmane, non pas, seulement, pour ce qu'ils font subir aux femmes, mais également pour leurs comportements qui vont à l'encontre des dogmes religieux. Aussi, elle témoigne des limites de leur connaissance en matière d'Islam. Saphia Azzeddine s'attelle donc à démontrer que l'obscurantisme n'est pas le propre de la religion musulmane.

Avec l'Islam comme référent, l'auteure opère une stratégie de dé-crédibilisation, pour se faire, elle met en exergue les comportements contraires à l'Islam. L'auteure attire l'attention du lecteur sur les comportements pédophiles des intégristes. Avec par exemple Hasan : « Il avait commencé comme petite main dans une école coranique clandestine. Il avait récité par cœur et sans culotte des sourates amputées, dansé le soir venu pour des notables répugnants et s'est fait battre lorsqu'il avait voulu que ça s'arrête. » (Azzeddine, 2015 : p. 21)

Ou encore *Bilqiss*, mariée contre sa volonté à l'âge de 13 ans, à un homme de 46 ans. Des pratiques pourtant contraires à toute religion et à la morale dans un sens plus large, elle remet ainsi en doute leur religiosité et leur humanité.

La stratégie de « dé-crédibilisation » s'enchaîne avec un autre précepte religieux bafoué, qui est : la science et la quête de savoir, cité dès les premiers versets révélés au Prophète à la Mecque entre l'an 622 et 632 de l'ère chrétienne. L'auteure atteste de cette volonté du *Texte* de guider les Hommes vers la lumière, avec la science et la quête de savoir comme précieux instruments de lutte contre l'obscurantisme, Saphia Azzeddine fait le choix, à travers la voix de *Bilqiss*, de paraphraser le Prophète Mahomet : « Le prophète Muhammad, que la paix soit sur lui, a dit : « *l'encre de l'élève est plus sacrée que le sang du martyr, Il a aussi dit que la science trônait bien au-dessus de la dévotion aveugle.* » (Azzeddine, 2015 : p. 150).

Conscients de ces prérogatives, les hommes de foi et de loi, dérogent pour autant à cette ligne de conduite en bannissant toute source de savoir. L'allusion à cette dérogation est suggérée quand *Hasan* fait appel à un réseau de contrebande pour se procurer des livres pour sa femme, ou encore avec *Bilqiss* réduite à enterrer les livres dans son jardin et à endormir son mari avec du chloroforme pour pouvoir lire.

Aussi, d'autres paradoxes sont mis en exergue dans le roman entre, la religion et le comportement des hommes de pouvoir, avec notamment l'exemple du muezzin, qui

honore son titre avec son addiction toxique à l'alcool, le rendant incapable d'exercer son métier ou même de se réveiller, ou les références à la narco-économie infusés tout au long du récit « *haschich* », « *pavot* », « *opium* ». Ou encore la corruption, interdite dans la religion musulmane, et pourtant présente tout au long du récit, avec les billets « *bakchichs* » versés par *Hasan* aux deux gardes de la cellule de *Bilqiss*, afin qu'ils gardent ses visites nocturnes secrètes.

Aussi pour prouver les limites de connaissance de ces hommes en matière de religion musulmane : le thème de la lapidation, d'abord l'auteure en brise toute corrélation avec l'Islam dans un échange entre *Léandra* et le juge *Hasan* : « *aucune trace de la lapidation n'apparaissait dans la Coran* » (Azzeddine, 2015 : p. 24). Rappelons ici que *Hasan* en tant que juge, est une figure du régime politique des mollahs. *Hasan* lui répond alors que la lapidation est fondée sur un hadith, quand *Léandra* demande qui l'avait rapporté, *Hasan* lui répond : « *Eh bien, je ne sais pas enfin, c'était il y a si longtemps un savant probablement* » (Azzeddine, 2015 : p. 125). Après avoir écarté cette pratique de l'Islam, l'auteure informe le lecteur de sa véritable origine, pour se faire, elle use du procédé du souvenir, en créant et faisant vivre un souvenir au centre de retraite juif, permettant ainsi de corriger cette information erronée. Le souvenir utilisé dans lequel *Léandra* après avoir pris connaissance de la lapidation en Iran de Sakineh<sup>2</sup> apprend, par un vieil homme, juif, professeur d'économie, l'origine de cette pratique :

Historiquement, la lapidation nous vient de la Loi juive, Léandra. Les juifs lapidaient les hommes et les femmes adultères. Cela relève de la loi mosaïque. C'est le Christ qui, le premier, contesta cette pratique en s'opposant aux membres du Sanhédrin. Lorsqu'un jour ils lui présentèrent une femme adultère, le Christ répondit : « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ». Et ils retirèrent tous les uns après les autres. (Azzeddine, 2015 : p. 127).

L'auteure décime tout au long du récit sa pensée profonde à l'égard de cette autorité qu'elle qualifie de « *imposteurs du divin* », « *racaille avariée* », « *hommes de foi et de loi redoutables de bêtise et de brutalité* », de « *nigauds* », « *charognards* », ou encore « *minables théologiens* ». Cette pensée transcende notamment, les voix de *Bilqiss* : « *Vous êtes affligés de bêtise mais vous avez le pouvoir. Vous êtes de pauvres cons avec les clés du temple* » (Azzeddine, 2015 : p. 167). Celle de *Nafisa* : « *Tout est putride ici. Tout. Du pouvoir mis en place à mon bassin dans le jardin, plus rien n'est bon* » (Azzeddine, 2015 : p. 71).

Ou encore la voix de *Zuleikha* : « *Mais dans un pays, museler les hommes et les femmes de savoir revenait à en tuer l'âme. Il y avait ceux qui refusaient d'être des zombies et il y avait les autres, qui s'en accommodaient.* » (Azzeddine, 2015 : p. 116).

La notion de « mort » de la société est répétée dans les monologues intérieurs de *Bilqiss*, dénuée de toute illusion sur l'avenir : « *je ne l'envisageais pas comme mon procès, plutôt comme une mascarade de plus dans mon pays déjà mort* » (Azzeddine, 2015 : p. 11); « *ça n'avait pas d'importance puisque l'avenir ne leur appartenait plus depuis longtemps* » (Azzeddine, 2015 : P. 14). Les propos de *Bilqiss* traduisent une inquiétante conscience quant au peu de chances de progrès échues à son époque. Par conséquent, en livrant un spectacle et les impressions ressenties devant ce dernier, Saphia Azzeddine met en échec la condition de vie dans un univers cerné par l'obscurantisme, et appelle à une distinction essentielle entre le Texte et de son interprétation : « *Mon prophète adoré, que la paix soit*

<sup>2</sup> Jeune femme iranienne qui monopolisa toute l'attention publique et qui indigna les associations des droits de l'Homme, condamnée pour adultère en 2006, puis lapidée en 2014 pour complicité de meurtre contre son mari.

sur lui, nous dit dans un hadith qu'il nous faut lire le Coran comme s'il nous était personnellement révélé » (Azzeddine, 2015 : 212). « *Allah ne m'a jamais abandonnée, c'est nous qui l'avons semé* » avec ces propos de *Bilqiss*, l'auteure fait montre d'une volonté de marquer, plus qu'une distinction, un éloignement entre ces deux concepts. Dans cette même optique de séparer la religion d'une interprétation erronée, l'auteure fait avouer à *Hasan*, figure de l'autorité en place, dans un monologue intérieur : « Ensemble, nous avons appris à parfaitement réciter le Coran je pouvais le déclamer dans tous les sens et à partir de n'importe quelle ligne. Mais je ne sais pas si je n'ai jamais entendu ce qu'il avait à me dire. » (Azzeddine, 2015 : 69).

C'est avec beaucoup de sarcasme que l'auteure opère cette démystification, en soulignant la distinction entre les préceptes de l'Islam et l'idéologie intégriste. Saphia Azzeddine décrit une vie dominée par l'absurde issu de la disproportion entre la frénésie idéologique et le médiocre de ses résultats. La caricature des mœurs s'élève alors à la caricature des institutions. Nous nous proposons ainsi de voir la société de *Bilqiss* telle que dépeinte par l'auteure. Pour ce faire, nous allons analyser la description des institutions fondamentales à tout équilibre social. La femme étant au centre de la société, nous analyserons la réalité des femmes soumises à un déséquilibre social fondamentaliste, tel que dépeint par l'auteure.

## 2. La poétique de l'Idéologie : quête ou stratégie de décrédibilisation

Nous tenterons d'étudier, dans le point qui suit, les éléments mis en place par l'auteure dans le but de décrédibiliser l'idéologie islamiste, y compris sur le plan religieux. Nous y verrons ensuite quels rapports entretiennent les personnages antithétiques, judicieusement choisis par l'auteure.

### 2.1. Déséquilibre social

Telles qu'elles sont décrites, les conséquences de l'autorité intégriste qui régent le pays de *Bilqiss*, sont désastreuses. Un système qui semble courir à sa perte, parce que la société s'entre-déchire, perd son entité et cause sa propre oppression. L'auteure dévoile toutes les contraintes qu'une culture aliénante impose. Elle dresse alors le portrait d'une société malade, dont les principales institutions sont décrites en déclin et à interprétation avilissante voire rétrograde :

- La Justice : l'auteure sème tout au long du roman des allusions à cette institution essentielle à tout équilibre social, elle dresse le portrait d'une institution bancale en échec « vieux bâtiment qui n'avait d'officiel que le nom » (Azzeddine, 2015 : p. 13). Les figures de la justice ont recours à des pratiques humiliantes et rétrogrades : « des énergumènes de la pire espèce envahissent nos ruelles, battant celui dont la barbe était courte et molestant celle dont la robe était voyante » (Azzeddine, 2015 : p. 66). L'idéologie islamiste s'entend régenter tous les faits et gestes de la population, des fatwas, toutes plus insensées les une que les autres sont appliquées, comme celle qui condamne les formes des « samousas » apparentée à la croix chrétienne. Les principaux champs lexicaux dominants quand l'auteure fait référence à cette institution sont : la mort « *pendaison* », « *lapide* »... ; La folie « *fous à lier* », « *folie* »... ; et enfin la peur « *terreur* », « *peur* »... Les peines se résument aux coups de fouets, la pendaison ou la lapidation. Les personnages du roman témoignent d'une atmosphère où règne la peur « *en faisant régner la terreur dans nos vies* » (Azzeddine, 2015 : p. 32). Une société dans laquelle le moindre écart de conduite, allant de la taille de la barbe, aux rires des enfants ou encore à la couleur de la burqa, été sanctionné. Avec ce triste constat : « Le cimetière, submergé ces dernières

années, avait dû s'agrandir » (Azzeddine, 2015 : p. 79). Pour toutes ces raisons, entre autres, l'héroïne refuse de donner du crédit à ce simulacre de procès « je ne l'envisageais pas comme mon procès, plutôt comme une mascarade de plus dans mon pays déjà mort » (Azzeddine, 2015 : 11).

- L'éducation : Les expériences de mémoire qui caractérisent le roman, témoignent de la précarité de cette institution, la bibliothèque du village ainsi que l'école des filles ont été brûlées, les livres sont interdits parce jugés contraires à la bonne conduite, toute forme d'art est autodafé « il y avait des photos inappropriées dans les classeurs, des images haram, des tableaux, des portraits d'hommes et de femmes aux mœurs déliquescents, c'est intolérable » (Azzeddine, 2015 : 70). Le récit fait état d'une condition d'épanouissement culturel et intellectuel extrêmement précaire. Et d'un accès au savoir drastiquement réduit. La seule échoppe de disques et de cassettes de musique du village n'échappe pas à l'obsession pyro-maniaque des fondamentalistes.

L'héroïne de Saphia Azzeddine est par ailleurs, contrainte d'enterrer ses livres de poésie et les personnages se procurent des livres par des contrebandiers. Enfin, les «Madrasa», alternatives proposées aux écoles, se révèlent être des espaces d'endoctrinement «des maîtres, qui un fouet dans une main et le Coran dans l'autre, transmettaient avec la grâce d'un pachyderme, des versets trop délicats pour leurs oreilles» (Azzeddine, 2015 : p. 25).

- Les hôpitaux et soins médicaux : illustrés dans une scène après que le personnage de *Nafisa* ait tenté de mettre fin à ses jours, une première fois en se poignardant ; et alors qu'elle perdait beaucoup de sang, se voit contrainte de se rendre dans une ville voisine du pays pour bénéficier de soins hospitaliers. Malgré son faible état pendant le trajet jusqu'à l'hôpital, *Nafisa* ne manque pas de faire remarquer à son époux *Hasan*, figure cette autorité, l'échec de sa politique, elle lui demande alors : « Hasan combien y a-t-il de mosquées dans notre village ? » (Azzeddine, 2015 : p. 25). Il lui répond, non sans fierté qu'il en existait vingt-deux, elle répond alors avec une ironie acide : « Donc il y a vingt-deux mosquées et pas un seul hôpital... trouves-tu cela normal ? » (Azzeddine, 2015, p. 73). Ce dialogue revêt le caractère d'une critique acerbe qui fait aussi toute sa place à une satire lucide et impitoyable d'une société incapable de répondre aux besoins de l'humain en lui assurant, entre autres, des soins infirmiers.

Finalement, après avoir remis en doute la légitimité de ce pouvoir en tant qu'autorité religieuse. Saphia Azzeddine, en mettant en relief la déchéance des institutions, telles que, l'école, les soins hospitaliers, ou encore la justice, démontre l'échec de cette autorité sur un plan social. Une société sevrée de tout droit et dignité humaine, soumise à une raison et une logique asservissantes, mais qui semble pourtant se refuser à l'action. *Bilqiss* est le témoin du tableau impitoyable de l'échec de cette politique importée d'obscures profondeurs. Les expériences de mémoire qui jalonnent le roman permettent une connaissance approfondie des personnages par leur vécu, mais constituent surtout, un prétexte à l'épanouissement de la vision idéologique de Saphia Azzeddine faisant ressortir des inégalités sociales inhérentes.

## 2.2. Inégalités sociales

Avec peu de sources sur la condition de la femme dans l'Arabie d'avant l'Islam, le texte coranique en révèle un aperçu. Ainsi, les petites filles arabes étaient enterrées vivantes par leurs mères dès leur naissance<sup>3</sup>. Cette pratique montre, si besoin en était, les

---

<sup>3</sup> Les versets 8 et 9 de sourate AT-TAKWIR, « lorsque l'on demandera à la fillette enterrée vivante pour quel crime elle a été tuée », évoquent les pratiques injustes et oppressives commises par les Arabes pendant la

conditions de vie difficiles dans la péninsule arabe des premiers siècles. Selon les théologiens et les historiens, la religion qui naissait au VII<sup>e</sup> siècle a particulièrement révolutionné, en ce qui concerne la femme, son statut. L'Islam mettra ainsi fin à des pratiques antéislamiques la concernant et lui imposera des droits jusqu'alors inexistantes. Si la place occupée par la femme dans le corpus sacré coranique semble représenter une avancée sur le plan social, les traditions quelque peu sacrées, ont rendu son statut pourtant légal, injuste et inégalitaire. À cet effet, le Prophète (Que Dieu lui accorde Sa grâce et Sa paix) avait dit : « Dieu Le Très-Haut vous a interdit l'ingratitude envers vos mères, de ne pas acquiescer vos obligations, de demander ce qui ne vous revient pas de droit, et d'enterrer les filles vivantes » (Al-Boukhâri, Mouslim).

Cette réalité sur la condition inégalitaire des femmes est dépeinte par la protagoniste de Saphia Azzeddine : « vieille d'une heure et déjà accusée par mon sexe » (Azzeddine, 2015 : p. 12), « J'étais une femme dans un pays où il valait mieux être n'importe quoi d'autre » (Azzeddine, 2015 : p. 12). « Était-ce cela que l'on reprochait aux femmes ? D'être des femmes ? Intégralement ? » (Azzeddine, 2015 : p. 50).

A son corps défendant, *Bilqiss* est devenue l'étendard de la misère de la condition féminine dans une société intégriste et patriarcale, conservatrice et machiste. Une société dans laquelle le corps de la femme concerne tout le monde. « Je ne me considérais pas comme l'actrice de ma vie. Elle m'avait été confisquée à ma naissance » (Azzeddine, 2015 : p. 11). Dès sa naissance et puisqu'elle est née femme, *Bilqiss* affirme porter en elle les stigmates de la culpabilité. Le véritable crime de *Bilqiss* réside avant tout, dans le fait qu'elle était une femme, en témoigne le discours de *Hasan* :

Lors de la réunion qui suivit l'incident, nous fumes bien embarrassées pour trancher entre une centaine de coups de fouet et la lapidation, mais, à l'unanimité, nous optâmes finalement pour la solution la plus radicale afin de dissuader les plus rebelles à l'avenir. *Bilqiss* serait un bel exemple. Personne ne se souciait d'elle. Une veuve esseulée et marginale. Nous ne savions pas quoi faire depuis la mort de son mari. Nous ne savions pas quoi faire d'une femme, à vrai dire. (Azzeddine, 2015 : 83).

Femme seule sans aucun homme pour arrimer la légitimité de son existence « cela n'avait rien à voir avec la longue liste de ses prétendus péchés. Sa véritable faute était d'être une femme seule, pauvre, veuve et marginalisée, personne au village ne savait quoi faire d'elle » (Azzeddine, 2015 : p. 116). Orpheline, veuve et sans enfants, le personnage de Saphia Azzeddine n'est plus qu'une ombre inutile, mais qui flotte dangereusement sur sa société « Une femme sans statut social dans notre village mettait en péril le bon fonctionnement de notre communauté » (Azzeddine, 2015 : p. 80).

Les femmes de cette société soumises au régime des islamistes, à l'instar de *Bilqiss*, subissent, les exigences des hommes, l'exemple le plus récurrent de l'œuvre est sans doute, le voilement intégral. Les femmes doivent pour pouvoir sortir, et sur liberté conditionnelle, consentir à s'inscrire dans les règles préétablies par les hommes, en portant la burqa, habit découvert lors des conquêtes musulmanes des VIII<sup>ème</sup> et IX<sup>ème</sup> siècles, au contact de la civilisation perse. La burqa n'est pas jugée ici pour l'habit lui-

---

période préislamique. Jadis, les Arabes enterraient leurs filles (vivantes) de honte, ne préférant que la progéniture masculine. Ces pratiques sont notamment mentionnées dans sourate AL NAHLA (verset 58 et 59) «Lorsqu'on annonce à l'un d'entre eux la naissance d'une fille, son visage s'assombrit et il suffoque de dépit ; il se tient à l'écart des gens à cause de la malheureuse nouvelle. Va-t-il conserver l'enfant en ravalant sa honte, ou l'ensevelira-t-il dans la poussière ? Comme leur jugement est détestable ! ». On lit dans sourate AL ISRA verset 31, « Ne tuez pas vos enfants par crainte de la pauvreté. Nous pourrions à leur subsistance, ainsi qu'à la vôtre. Leur meurtre serait un très grand péché. Ces ignorants seront confrontés à leurs crimes le jour du Jugement devant Dieu. »

même, mais en tant qu'injonction. Face à cette injonction, les personnages féminins de Saphia Azzeddine réagissent différemment, mais hurlent la même révolte. « On n'a pas le choix ; on le porte c'est tout. Mais on les emmerde » (Azzeddine, 2015 : p. 115), pour *Bahati*, lorsque *Léandra* lui demande ce qu'elle éprouvait à devoir le porter tous les jours. Pour *Nafisa*, la réaction face à cet habit diffère, elle n'y voit qu'un symbole de plus de l'inégalité dont sont victimes les femmes « la température est la même pour tout le monde, alors si tu as chaud en bras de chemise, imagine ce que je ressens sous ma burqa » (Azzeddine, 2015 : p. 75). Bilqiss quant à elle, réagit avec véhémence mais non sans subtilité en décolorant systématiquement toutes ses burqas dans des litres d'eau de javel « pour ne pas donner de relief à leur paysage. Pour hurler en silence tout le dégoût qu'ils m'inspiraient » (Azzeddine, 2015 : p. 62).

Dans son roman *Les Hirondelles de Kaboul* paru en 2002, l'auteur Yasmina Khadra qualifie cet objet de « de tous les bâts, il est la plus avilissant ». Le voilement est figuré comme un marqueur d'infériorité pour la femme dans la mesure où son port implique d'autres aspects de la minorisation sociale, la femme est reléguée au second plan, se fait discrète, s'efface et devient invisible « les hommes ambulaient, les femmes filaient » (Azzeddine, 2015 : p. 122) ; « quelques femmes fantomatiques, interdites derrière leur tchadri crasseux » (Khadra, 2002 : p. 9).

A ce voilement intégral viennent se greffer, d'autres exigences absurdes « mille autres absurdités provenant d'esprits aussi désaxés que malades » (Azzeddine, 2015 : p. 19). Telles que, l'obligation de prédécouper chez le marchand les légumes de forme phallique, défense de posséder ou d'utiliser du maquillage, des pinces à épiler, des talons et même de la lingerie, des agents de la vertu avaient même le droit de faire sautiller les femmes pour s'assurer qu'elles ne portent pas de soutien-gorge « symbole sexuel par excellence » (Azzeddine, 2015, p. 19). Les interdictions faites aux femmes sont en vigueur uniquement pour ce qu'elles suscitent chez les hommes :

Elle ne porte jamais son voile correctement, cela distrait les hommes dans la rue, elle sort de chez elle sans demander l'autorisation de son plus proche voisin, elle s'est peint les ongles d'une couleur nacrée, cela a attiré le regard du facteur, elle porte un bracelet au pied qui résonne quand elle marche, cela émoustille les passants, et surtout, monsieur le juge, lorsqu'elle s'adresse à nous, elle nous défie du regard pour nous séduire. (Azzeddine, 2015 : 43).

L'atmosphère d'oppression et de liberté des plus réduites pour les femmes ainsi dépeintes par l'auteure traduit un préjugé érigé en croyance : les femmes sont vues par essence comme un danger pour la piété de l'homme « chaque femme traîne une foule de qualificatifs malheureux derrière elle, débauchée, toxique, ou manipulatrice ». Pourtant si dans la tradition judéo-chrétienne, la femme est considérée comme coupable du péché originel, en goûtant le fruit défendu et en invitant Adam à l'imiter, le Coran, lui, attribue la responsabilité au couple. Le texte coranique ne reprend nullement le rôle tentateur et séducteur que joue Ève auprès d'Adam.

Pour Saphia Azzeddine, l'archaïsme de la loi est un choix politique plus que moral ou religieux, puisqu'elle révèle de pratiques culturelles préislamiques. Mais en maintenant cette société assujettie avec comme principale préoccupation la femme, l'autorité garantie sa prospérité empêchant ainsi les hommes et les femmes de se rebeller ensemble contre leurs conditions de vie. L'auteure lutte contre une certaine interprétation du Coran qui conduit, dans une société patriarcale à opprimer les femmes, car au contraire le message spirituel de l'Islam semble émancipateur. Au temps de la révélation du Coran, les femmes occupaient l'espace public, ce temps est révolutionnaire parce qu'il a contribué à

la libération de l'homme et de la femme dans une Arabie marquée par les injustices et les rapports inégalitaires. L'Islam a permis l'abolition de l'esclavagisme et l'attribution de droits aux femmes, construits de manière égalitaire et juste. Le Prophète encourageait l'ouverture de l'espace public aux femmes, ce qui illustre sa volonté de faire participer les femmes aux réflexions sociales, économiques, religieuses et militaires.

Enfin, si elle use de la caricature comme arme contre une société régie par des fanatiques qui détournent la parole d'Allah, et convint les masses, c'est d'abord afin de réhabiliter l'Islam dans un premier temps, et d'éveiller les consciences sur les conséquences du fanatisme. Saphia Azzeddine est, à bien des égards solidaire avec la minorité opprimée dans un pays radicalisé, représentée par *Bilqiss*, *Nafisa*, *Hamza* et sa famille, *Hosmi*, ou même *Hasan*, ainsi qu'avec toutes celles et ceux qui sont victimes du fanatisme religieux dans la vraie vie : Sakineh en Iran , Meriam au Soudan, Malala en Inde et les Nigérianes ...

Si elle se montre indulgente à l'égard de ces hommes et femmes, c'est parce que Saphia Azzeddine est consciente du contexte géopolitique de leur pays et l'illustre dans les propos de *Bilqiss* : « Et puis la situation de mon pays avait dégénéré. La guerre s'était installée dans nos vies comme un colon dans un salon. Le chaos avait fait un enfant au désespoir et nous avons péri à l'accouchement. » (Azzeddine, 2015 : 22).

En considérant le pays de *Bilqiss* comme étant l'Afghanistan, depuis plus de 40 ans, le pays connaît une succession de conflits et de guerres civiles avec intervention de puissances mondiales. En 1979, en pleine guerre froide, les troupes soviétiques pénètrent dans le territoire afghan. L'URSS intervient pour consolider sa présence dans le pays. Une partie des rebelles afghans appelés « moudjahidines » est armée et soutenue par des puissances étrangères et notamment par les États-Unis et le Pakistan. Cette guerre dure dix longues années et amorcera cinq autres guerres et conflits dont celle de 2001 qui opposera les talibans alors au pouvoir, aux États-Unis. Le pays s'enlise dans la violence et la guerre s'éternise. Pour Saphia Azzeddine, le rapport belliqueux est créé, mené et entretenu par les États-Unis. Nous nous proposons dans un le point qui suit, d'analyser la description caricaturale de l'armée américaine figure de la politique du « gendarme du monde » des États-Unis pour cerner la réalité de la guerre telle que dépeinte par *Bilqiss* et ses compatriotes.

### 2.3. Le gendarme du monde

Toujours en considérant que l'intrigue se déroule bien en Afghanistan, sous le régime de la République démocratique d'Afghanistan, le gouvernement en place a instauré une réforme du système éducatif, en mettant l'accent sur l'éducation des deux sexes, et en mettant en place des programmes d'alphabétisation. En 1979, l'invasion soviétique de l'Afghanistan a fortement affaibli le système éducatif afghan, le pays n'enregistrait plus que 650 écoles en fonctionnement sur l'ensemble du territoire national. Les guerres successives, ont détruit le système éducatif, jusqu'alors très affaibli. En 2003, en Afghanistan, 57% des hommes et 86% des femmes sont signalés illettrés<sup>4</sup>.

Dans le roman encore, le rôle détériorant de l'action missionnaire est reprochée aux États-Unis et l'occident oppresseur surgit dans toute sa cruauté et sa violence, directe ou latente.

Pour Saphia AZZEDDINE, l'armée et les journalistes américains sont les complices et les vecteurs de l'oppression politique et économique. Pour cette raison, l'intégration de

---

<sup>4</sup> UNICEF et autres, *Scolarisation de l'Afghanistan : le défi de la parité*, UNICEF, février 2007.

personnages américains comme *Léandra* ou *Dick Stone*, à la trame narrative prend tout son sens.

Commençons d'abord les personnages de *Dick Stone* et du *Sergent Ramirez*. *Bilqiss* est en contact avec ces soldats américains, qu'elle estime être des imbéciles, d'une sinistre hypocrisie, pantins odieux et machistes auxquels les clichés racistes tiennent lieu de pensée. Imbéciles et racistes lorsqu'ils reprochent aux musulmans d'avoir des gènes de musulmans « je savais que l'Amérique ne dénichait pas ses hommes parmi l'élite de la nation », avec l'utilisation de la litote pour atténuer l'expression de sa pensée, l'auteure met en relief l'idée-reçue de *Bilqiss* sur le stéréotype du soldat américain et finit par s'en amuser avec sarcasme : « Je savais que l'Amérique ne dénichait pas ses hommes parmi l'élite de la nation, mais de là à s'aventurer dans des réflexions scientifiques, je le trouvais bien ambitieux » (Azzeddine, 2015 : 40).

Pantins d'une institution militaire, à l'instar de *Dick Stone*, un soldat fragile, probablement schizophrène, qui souffre de bouffées délirantes, et d'incontinences urinaires ; mais que l'armée américaine abreuve de psychotropes, ignorant ses problèmes de santé mentale.

Et enfin hypocrites parce qu'en présence de *Bilqiss*, les soldats américains se réjouissaient de la mort des musulmans « *un putain de musulman en moins sur la terre. En plus de tous ceux qu'on va dégommer avant de partir* » (Azzeddine, 2015 : p. 19). Le *sergent Ramirez* ajouta ensuite « quand je me demande ce qu'on fout là, *Dick*, rappelle-moi ça, OK ? » (Azzeddine, 2015 : p. 19). Comme pour rappeler leur objectif. Par ailleurs, *Bilqiss* répertoriait toutes les identités des musulmans assassinés, que les soldats américains appellent des « *extras* » dans un carnet avec la date, le nombre de morts et le scénario mis en place par les soldats américains pour que cela soit classé dans le dossier des « dégâts collatéraux » sans jamais être inquiétés par leur hiérarchie. En nourrissant l'espoir qu'un jour ce carnet servirait pour que justice soit rendue « je me persuadais qu'un jour ce carnet servirait à quelque chose » (Azzeddine, 2015 : p. 40). Pourtant c'est *Dick Stone* qui, voulant reconforter *Bilqiss* un jour, lui assure que l'armée américaine était là pour les aider « Il ne faut pas perdre espoir et le bien triomphera, nous sommes là pour vous y mener et anéantir tous ces barbares » (Azzeddine, 2015 : p. 164). L'auteure appuie alors, à travers la voix de *Bilqiss* et avec cynisme le fait que *Dick* aurait prononcé ces propos avec la même intensité dans la voix que son recruteur avait dû déployer pour qu'il renonce à sa formation d'expert-comptable. Comme pour signifier de la manipulation dont ils sont l'objet.

En intégrant, autour de *Bilqiss* des personnages aussi caricaturaux que ces deux soldats américains, endoctrinés et instables, Saphia Azzeddine étend le champ de son expression romanesque et le champ de réflexion du lecteur. La caserne militaire des soldats dans laquelle *Bilqiss* fait des heures de ménage est décrite comme une ville américaine dans le village, avec un gigantesque parc d'attractions et toutes les enseignes de la restauration rapide, avec aussi l'accès à internet et à la télévision. Ainsi décrites les conditions de la guerre ne sont pas tout à fait les mêmes pour les deux camps et surtout les deux pays ne semblent pas subir cette guerre de la même manière. Aussi, l'intégration de personnages américains secondaires comme *Rula*, *Smoller* ou encore *James*, autour de *Léandra*, n'a pas pour unique but de faire avancer l'intrigue. Mais met en lumière un capital révélateur de la pensée profonde de certains américains envers le pays de *Bilqiss*, « *dans leur trou à rats* » dira *Rula*, la jeune amie de *Léandra* qui travaillait pour une organisation internationale encourageant l'éducation des petites filles dans les pays musulmans, « *pays*

*pourri* » pour *Smoller* le rédacteur en chef du magazine dans lequel travaille *Léandra*, enfin « *pays de fils de putes* » pour *James* son fiancé.

Quant à *Léandra*, l'auteure ne manque pas de souligner les idées préconçues de la jeune américaine à l'égard des musulmans, l'auteure semble tirer une certaine satisfaction à la voir réaliser que toute l'opinion préconçue et imposée par son milieu, est fausse. *Léandra* est étonnée de constater que les hommes musulmans ne sont pas tous des « *bourreaux arriérés* ». Elle est surprise de voir qu'il existe, des musulmans qui sont justes et équitables avec leurs enfants, qui sont affectueux avec leurs filles, et des familles musulmanes harmonieuses et unies. Et surtout, la jeune femme est étonnée de voir *Bilqiss* en train de prier dans sa cellule. Ce détail est intéressant dans ce qu'il sous-entend, « à ma grande surprise, *Bilqiss* était en train de prier » (Azzeddine, 2015 : p. 130). Là encore l'auteure, souligne que le véritable combat de son héroïne n'est pas dirigé contre l'Islam mais met en évidence le stéréotype d'un Islam qui réduit la femme à cet « autre » opprimé. Par conséquent, *Léandra* s'étonne que les femmes musulmanes qu'elle rencontre, bien qu'elles luttent pour leur émancipation, défendent leur religion : « Je fus d'abord étonnée par ses propos, puisqu'elle semblait défendre un système dont elle et sa famille souffraient » (Azzeddine, 2015 : 119).

L'identité de *Léandra* renvoie à la « *complaisance* », à la « *condescendance* » et à l'« *arrogance* » de son peuple, et cela s'illustre entre autres, dans le discours de *Zuleikha* :

Vous avez vu trois ou quatre vidéos, elles vous ont émue et vous avez immédiatement pris le parti de cette pauvre femme voilée car elles vous font de la peine les femmes voilées. Pour elles vous montez vite au créneau sans rien vérifier. Votre condescendance, pour ne pas dire votre ingérence dans nos affaires, même barbares, me laisse perplexe. (Azzeddine, 2015, p. 119)

Aussi, le portrait de *Bilqiss* réalisé par le journaliste anglais, qui se retrouve sur le « mug » avec lequel *Léandra* prit tous ses cafés se révèle être un cheminement capital à la construction de la trame narrative, puisque rappelons le, c'est en retrouvant ce « mug » dans sa cuisine, que *Léandra* se décide à aller à la rencontre de *Bilqiss*. Néanmoins ce que révèle cet objet dans la dimension socio-économique de la réalité de *Bilqiss* est plus profond, comme l'illustre la scène dans la cellule lorsque *Bilqiss* découvre son portrait sur le « mug » de *Léandra*. Dans un premier temps, *Bilqiss* est submergée par la tristesse « impossible de me contenir, je me mis à pleurer » (Azzeddine, 2015 : p. 155). Puis par la colère, dans un second temps, « je bus une grande gorgée de thé pour y noyer mon émotion. Ou ma rage » (Azzeddine, 2015 : p. 156). Elle comprend alors que ce qu'on faisait de sa détresse et de la misère de sa condition aux États-Unis : des mugs, des autocollants, des posters, des sacs, des tee-shirts... « Voilà ce qu'on faisait de nous quand on se confiait à des gens comme ça, bien intentionnés, émotifs et indignés, à des gens d'ailleurs pour qui l'humanitaire était un secteur d'activité comme un autre ». La notion de charité est vue comme intrusive dans ce pays, en témoigne le discours de *Bilqiss* « vous arrivez ici, dans mon pays, pleine de certitudes, d'émotions falsifiées et de charité intrusive » (Azzeddine, 2015 : p. 130). Ou encore de *Hasan* « tourisme solidaire qui n'était rien d'autre que de l'ingérence » (Azzeddine, 2015 : p. 159).

En effet, pour l'auteure les journalistes américains sont les complices de cette guerre, d'abord en dénigrant l'islam à travers un déferlement incessant de manipulations médiatiques, puis en exploitant financièrement la misère engendrée par la guerre. L'ambition de *Léandra* de se faire l'écho de la voix de *Bilqiss* est tournée à la dérision par cette dernière « une pintade romantique avec des vellétés de journaliste » et par

*Hasan* : « remplissez votre article de niaiseries comme le font tous vos journaux » (Azzeddine, 2015 : p. 130).

Les personnages « musulmans » de Saphia Azzeddine témoignent d'une étonnante lucidité quant aux ambitions de la politique internationale américaine. Cette lucidité, l'auteure va la distiller tout au long du récit « *ingérence* », « *pillage* », « *mercenaires* ». L'identité de *Léandra* renvoie à la « *complaisance* », à la condescendance » et à l'« *arrogance* » de son peuple. Cette image péjorative des États-Unis est expliquée par le fait que *Bilqiss* et ses compatriotes sont les témoins et les victimes de la guerre qui oppose leur pays aux États-Unis, en témoigne le discours de la mère de *Zuleikha* : « ce que nous connaissons de vous, c'est le pire : vos soldats, vos mercenaires, vos mensonges, le pillage que vous faites de nos biens et vos chanteuses dénudées » (Azzeddine, 2015 : 142).

Enfin, Saphia Azzeddine exacerbe sa révolte contre la politique du « gendarme du monde » des États-Unis illustrée principalement avec son héroïne, lorsque, Léandra compare la commercialisation des mugs à l'effigie de *Bilqiss* à un viol, *Bilqiss* lui répond alors : « c'est seulement du vol, le viol, c'est quand les mercenaires de votre pays viennent défoncer les portes de nos maisons, terroriser nos familles » (Azzeddine, 2015 : p. 157). Ou encore dans le discours de *Bilqiss*, lorsque celle-ci accuse les États-Unis d'être atteints du syndrome de Münchhausen (pathologie psychologique caractérisée par un besoin de simuler une maladie afin d'attirer la sympathie sur soi) par procuration, et que leur pathologie est dirigée vers le pays de *Bilqiss*, puisqu'ils faisaient, de manière délibérée, subir des sévices à son pays pour ensuite l'aider et attirer la sympathie de l'opinion internationale : « C'est le syndrome dont est atteint votre pays. Vous torpillez le nôtre et ensuite vous venez panser nos plaies » (Azzeddine, 2015 : p. 175).

En définitive, l'intégration de Léandra, dans son identité d'« américaine » n'a pas pour unique conséquence d'impacter le déroulement de l'intrigue, mais également d'élargir l'horizon de pensée du lecteur. De développer une vision moins manichéenne en confrontant les préjugés de deux mondes complètement antithétiques que seule l'horreur de la guerre réunit. De mettre en lumière des mystiques sincères, des politiques méprisables et des individus en proie à l'horreur, qui subissent les préjugés de leur ensemble. Peu à peu l'auteure assimile *Léandra* à son identité d'« Occidentale ». Le conte atteint le point culminant de la visée moralisatrice et le roman atteint sa dimension philosophique. L'auteure va infuser sa profonde pensée envers deux concepts géopolitiques : l'Occident et le Monde musulman. Principalement illustrée dans les discussions qui opposent *Léandra* et *Bilqiss*. Le débat entre les deux protagonistes femmes se réduit à montrer chaque camp du doigt et à le caricaturer.

Nous allons tenter de démontrer, dans ce prochain et dernier volet de cette étude, que la visée idéologique à dimension philosophique de l'auteure recèle de vérités générales. Nous nous proposons d'abord d'analyser l'expression de la colère de Saphia Azzeddine envers l'Occident et le Monde musulman, deux mondes qui constituent tout un pan de son identité. Nous examinerons principalement le fait que bien que ces deux « cultures » soient antithétiques, elles révèlent avoir le même rapport complexe au corps de la femme. Enfin, nous verrons que l'ensemble de l'œuvre traduit finalement des effets de sens reflétant des sentiments particuliers de l'auteure à l'égard du Monde musulman.

### 3. Le choc des cultures

En confrontant ces deux mondes, qui constituent tout un pan de la propre identité de Saphia Azzeddine, le monde musulman dont elle est issue et l'Occident où elle a toujours

vécu, la stratégie de l'auteure devient complexe, parfois même déroutante. En plus de lui attribuer la responsabilité du déséquilibre social dans le pays de *Bilqiss*, Saphia Azzeddine se moque des ridicules de l'Occident, la romancière dresse un portrait caricatural des femmes occidentales et met en exergue tous les stéréotypes érigés en vérité générale dans le pays de *Bilqiss*.

### 3.1 Représentations de la femme

De prime abord, tel un pied de nez à l'Occident, l'auteure choisit volontairement le personnage caricatural de *Léandra*, pour incarner ce concept géopolitique. Une jeune femme juive, blonde, et qui ignore s'il était convenable de regarder un film en position semi-allongée avec une coupe de champagne quand on part de l'humanitaire. Les expériences de mémoire quand Léandra occupe la narration, permettent une connaissance plus approfondie du parcours de ce personnage caricatural. *Léandra* grandit dans un milieu heureux et privilégié, fille d'un riche producteur de cinéma hollywoodien et d'un ex-mannequin reconvertie dans la méditation et le yoga, elle vit une enfance très heureuse « sentiment d'éternel quiétude », « les privilèges qui inondaient notre existence », bien qu'un peu éthérée « Dès les premiers rayons printaniers, nous vernissions nos orteils, que nous laissions évoluer à l'air libre dans des tongs multicolores. Nos jambes dorées et parfaitement galbées que gagnaient des shorts en jean affolaient les passants » (Azzeddine, 2015 : p. 192). Tous deux mis en parallèle, le vécu de *Léandra* et celui de *Bilqiss* semblent parfaitement antithétiques. Le débat entre les deux protagonistes se réduit à montrer chaque camp du doigt et à le caricaturer.

*Léandra* est confrontée à une image préconçue de la jeune femme occidentale « le sentiment désagréable d'être la vilaine américaine superficielle ». *Bilqiss* lui reprochera, dans son monologue intérieur, d'être une jeune occidentale trop enjouée pour admettre sa détresse sans essayer de l'abonir, d'être venue dans la seule logique de faire parler d'elle-même, d'utiliser la réalité de la condition de vie de *Bilqiss* pour se voir valorisée :

Dans le portrait qu'elle voulait dresser de moi, c'était encore d'elle la jolie blonde qui aurait courageusement bravé mille dangers dont on parlerait au final, parce que les Occidentales ne savent faire que cela : Se gargariser de leur propre humanité. Léandra s'était jetée sur mon histoire pour l'écrire avec ses larmes teintées de mascara. (Azzeddine, 2015 : 154)

Ou encore « *Se gargariser de leur propre humanité* » l'auteure fait référence à une mise en scène des actes de bienfaisance, l'allusion à cette tendance est répétée dans les discours de *Bilqiss* : « tout cela sobrement avec des mines appropriées, pas trop maquillées, à peine coiffées » (Azzeddine, 2015 : p. 11). Une mise en scène et de l'égoïsme « que vous étiez si fière de me montrer » (Azzeddine, 2015 : p. 172), « Vous vous épanchez, vous racontez vos déboires, vos joies, vos amours, vos traumatismes, entre amies, sur internet, chez un analyste, dans les magazines, à la télévision, vous êtes des pipelettes narcissiques » (Azzeddine, 2015 : p. 171). L'auteure se moque des préoccupations essentielles des « Occidentaux » et l'illustre dans les propos de son héroïne :

De trier les déchets, manger bio, d'utiliser moins de papier, de donner à la Croix-Rouge, de proscrire l'huile palme de leur alimentation, De prendre des douces plutôt que des bains, d'utiliser les transports en commun et des produits de beauté non testés sur les animaux, de sauver la forêt amazonienne et les phoques de la banquise, de ne pas abandonner leur chien au bord d'une autoroute, de faire du sport tous les jours et de manger équilibré, idéalement, en petites quantités après dix-huit heures. (Azzeddine, 2015 : 156).

Préoccupations qui lui semblent peut-être dérisoires face à celles décrites par *Bilqiss* et ses compatriotes. Aussi, *Bilqiss* et *Zuleikha* témoignent d'une obsession des femmes

occidentales à l'égard des femmes musulmanes, là encore l'auteure fait référence à tout le déferlement médiatique autour du voile : « Vous avez immédiatement pris le parti de cette pauvre femme voilée car elles vous font de la peine, les femmes voilées. Pour elles vous montez vite au créneau sans rien vérifier. » p 119 ; « Ah, vous les aimez, les femmes musulmanes opprimées, hein, vous raffolez de cette espèce. » (Azzeddine, 2015 : 173).

Enfin, dans le discours de *Bilqiss* : « Et vos voisines, vous vous indignez pour elles ? Vous organisez des processions pour ces milliers d'anonymes blanches qui meurent sous les coups d'un homme ou vous préférez qu'elles restent une masse informe murée dans des statistiques à virgules. » (Azzeddine, 2015 : 172).

Saphia Azzeddine sous-entend que l'attitude des occidentales décrites par *Bilqiss*, implique que certaines oppressions sont moins acceptables que d'autres du simple fait de leur appartenance culturelle « les femmes musulmanes ». Et c'est malheureusement cette attitude qui, tout en stigmatisant l'oppression de l'Autre du fait de sa différence culturelle, impose une hégémonie intellectuelle. Puisque la violence envers les femmes aux États-Unis n'est pas analysée comme un fait culturel, mais plutôt comme un fait sociologique. « *Murée dans des statistiques à virgules* », l'auteure insinue que ces faits-là sont moins médiatisés que l'oppression d'une femme musulmane, servant ainsi, de faire-valoir au discours hégémonique occidental. Pour cette raison, l'auteure nous informe du contenu du message envoyé par *Kenneth Smoller* à *Léandra* dans lequel il lui demandait de prendre des photos le jour de la lapidation « *Et prends des photos le jour J* » pour les intégrer à son article pour avoir l'exclusivité de cette « affaire » qui prend beaucoup d'ampleur aux États-Unis « Dingue, la première dame a parlé de cette *Bilqiss* aujourd'hui à la télé » (Azzeddine, 2015 : p. 120). L'auteure fait même un trait d'esprit à l'endroit de ces occidentales : « *Votre unanimisme émotionnel est ce que le micro-ondes est à la gastronomie : facile et nuisible.* » (Azzeddine, 2015 : 173).

Bien évidemment, même si l'auteure dénonce le manichéisme de la presse et des intellectuels occidentaux et cet empressement à désigner l'Islam comme responsable de la barbarie et de l'oppression faite aux femmes. L'opinion de Saphia Azzeddine est plus nuancée. Et pour cause, l'auteure ne tait rien de la sincérité des intentions de *Léandra* :

Peut-être même que, un jour, je me retrouverais en tête de gondole dans les boutiques d'aéroports ou de gares au milieu d'autres best-sellers pour divertir ou émouvoir les voyageurs de long-courriers selon qu'ils aiment les femmes ou détestent les musulmans. Je refusais d'être une intermittente de leur spectacle, le mien était insoutenable. (Azzeddine, 2015 : 154).

Mais dans la réalité de *Bilqiss* la jeune journaliste réifie l'ensemble de l'Occident. *Bilqiss* craint de retrouver un jour son histoire dans un livre.

### 3-2. Féminisme musulman entre éthique et rhétorique

Quant au Monde musulman, l'auteure insuffle sa colère envers ce concept géopolitique dans le discours de *Léandra*: « A force de fantasmer leur passé, ils se coupaient de leur présent. Les vieux avaient toujours raison, les anciens étaient sanctifiés et leur jeunesse s'embourbait dans une eau stagnante. » (Azzeddine, 2015 : p. 141).

Ci-dessous, un autre passage à titre illustratif de cette idéologie :

Vous vous regardez par le petit trou de la serrure, comme tout votre peuple d'ailleurs. Vous êtes la risée du monde entier. On ne vous prend pas au sérieux, on ne vous considère pas. Vous êtes des marginaux dont personne ne se soucie, bloqués au XIIIe siècle pour les plus éclairés et vantant à qui veut l'entendre, pas grand monde, je vous le précise, combien les musulmans étaient brillants avant. Avant. Mais aujourd'hui qu'en est-il ? Votre brillant héritage commence à dater et vous faites beaucoup de bruit pour pas grand-chose. Des gens

dépouillés, frustrés, colonisés, tristes et impuissants. Une lumière de temps en temps échappe au troupeau mais s'éteint aussitôt parce qu'elle s'excuse d'être qui elle est en voulant gommer ses origines et en se fondant dans le paysage. Vous avez honte d'être devenus ces gens-là, ceux que l'on soupçonne d'abord, ceux qui anglicisent leurs noms, ceux qui se disent citoyens du monde pour ne pas se dire musulmans. (Azzeddine, 2015 : 173-174).

Ce ressentiment que laisse transparaître l'auteure, est expliqué dans son précédent roman *La Mecque-Phuket*, paru en 2014, dans lequel elle raconte l'histoire d'une jeune française d'origine maghrébine tiraillée entre les traditions familiales et religieuses et la modernité occidentale. Dans ce roman, Saphia Azzeddine énumère les brillants progrès apportés par les musulmans et s'attriste de constater que les lumières musulmanes ne scintillent plus : « J'ai appris avec délice qu'Avicenne était à l'origine de l'anesthésie, UbnFirnas du parachute, Al-Zahrawi du scalpel, qu'Ibn Hazm avait découvert que la terre tournait autour du soleil bien avant Copernic, qu'Ibn Al Haytham avait imaginé l'appareil photo, Ibn Nafi la diététique et le sultan d'Égypte le stylo à bille. Enfin des noms arabes liés ni de près ni de loin à des faits divers foireux ! » (Azzeddine, 2014 : 93). L'auteure semble regretter l'époque de l'âge d'or du Monde musulman, celle d'Averroès, d'Ibn Khaldun, d'Al Kindi ou encore celle de Djalâl ad-DînRumî, son poète préféré. Car le Monde musulman n'a pas toujours été à la traîne du monde moderne. Les savants musulmans ont alors compris la nécessité de rompre avec l'imitation servile, en assouplissant les liens du spirituel et en prenant résolument part au progrès.

Force est de constater que ce temps-là n'est plus, nous saisissons, à un tournant de l'histoire, comment s'est procédée la déchéance : « En 1169, le calife Almohade, Abu YaqubYusuf convoqua à Marrakech Averroès. Assez inquiet d'abord, ce dernier finit par comprendre que le calife n'était pas loin de partager les idées audacieuses des philosophes. C'est à la demande même du souverain qu'il entreprit son grand commentaire d'Aristote. La dynastie Almohade était fondée sur une doctrine qui admettait l'interprétation allégorique du Coran et réagissait contre le formalisme des Fuqaha. Malheureusement, en 1196, le troisième almohade Abu YusufYaqub (fils et prédécesseur d'Abu YaqubYusuf), à qui la bataille d'Alarcos, devait valoir le titre d'Al-Mançour, le Victorieux ; Eut besoin pour cette campagne de toutes les forces militaires et se rapprocha donc des Fuqaha. Il exila temporairement Averroès et fit bruler ses livres. Les philosophes, les penseurs libres et les Soufis étaient également réprouvés. Or ces courants étaient les forces vives qui permettaient le progrès de la civilisation musulmane en ce temps » (Picon, 1957 : 538). Néanmoins, c'est dans le discours de son héroïne, que l'auteure cristallise sa déception pour le Monde musulman :

Sept siècles déjà que nous déclinions en regardant passer le train du futur sans pouvoir monter dedans. Sept siècles que le monde musulman respirait avec un seul poumon, payant au prix fort le musellement de leurs moitiés. Sept siècles que l'on appelait cela une régression féconde pour ne pas admettre le marasme. Il était loin, le temps où la valeur d'un musulman se mesurait à la quantité de livres qu'il possédait, où les bibliothèques champignonnaient comme des minarets, loin aussi le temps où les bibliothèques champignonnaient comme des minarets, loin aussi le temps où les mosquées, au-delà des salles de prière, abritaient le savoir que les hommes et les femmes pouvaient venir goûter sans distinction. (Azzeddine, 2015 : 150).

Ou encore : « Sept siècles que le monde musulman respirait par un seul poumon, payant au prix fort le musellement de leurs moitiés » Saphia AZZEDDINE corrobore notre théorie, et impute ainsi la responsabilité de l'oppression de certaines femmes musulmanes, au Monde musulman, mais ne nie pas toute implication Occidentale. Et surtout, l'auteure établit un lien de causalité entre la dualité du genre et la déchéance du monde musulman. Pour

cette raison qu'il est impérieux pour la romancière, que ses personnages femmes et musulmanes se réapproprient Allah. Parce que les femmes ont toujours constitué une partie importante de l'Histoire de l'Islam, et aujourd'hui, plus que jamais, elles en incarnent l'avenir.

Chez l'auteure, l'action héroïque est l'occasion de lutter contre ce qui menace résolument l'Homme : la soumission ! Aussi dans le dernier discours de *Bilqiss*, inspiré du discours de Martin Luther King<sup>5</sup>. L'auteure dresse un réquisitoire contre tous ceux qui ont détourné le Coran de son sens originel, mais dans lequel elle s'adresse directement aux musulmans. Un discours théâtral dans lequel Saphia Azzeddine respecte les trois piliers fondamentaux de la persuasion et allie le logos, l'éthos et le pathos et suscite l'émotion du lecteur « musulman » en invoquant toutes les valeurs communes partagées dans la religion musulmane :

Je fais un rêve. Mon rêve est le suivant : je suis en train de faire un cauchemar (...) Vous n'êtes pas les médiocres qui avaient laissé filer vos vies, vous n'êtes pas les traîtres qui avez abandonné votre Dieu, vous n'êtes pas les faibles qui avez courbé le dos et vous n'êtes pas non plus les barbares qui allez me tuer de la manière la plus abjecte qui soit. Vous n'êtes pas ceux et celles qui obéissaient à des obsédés sexuels vous caparaçonnant de lourds tissus et vous attifant d'une longue barbe ridicule, non, vous n'êtes pas ceux-là car, si vous l'étiez, vous ne mériteriez certainement pas de vivre. L'on ne se déplace pas sur terre pour la polluer, on ne prie pas Allah pour implorer son pardon, on s'arrange avant pour ne jamais avoir à le faire. Mon Coran n'ordonne rien, aucune loi ne peut s'en dégager, parce qu'il y a autant de lectures qu'il y a de musulmans, et ce n'est certainement pas une bande de fripons en robe blanche rasés de frais et le front souillé qui réduira mon saint Coran à un vulgaire mode d'emploi pour décérébrés. Mon prophète adoré, que la paix soit sur lui, nous dit dans un hadith qu'il nous faut lire le Coran comme s'il nous était révélé personnellement. Ils ne sont pas légitimes, ils n'ont aucun droit sur nous, ils se mettent en scène dans des postures effrayantes mais ils ne sont rien d'autres que des voleurs de vie. Dans mon rêve, nous n'avons pas pu laisser ces maudits imposteurs remplacer nos savants, non, nous n'avons pas pu laisser faire cela et sortir de l'histoire comme de vulgaires moucherons. Dans mon rêve je me réapproprie Allah et, avec moi, ceux et celles que l'on accuse de délit de foi. (Azzeddine, 2015 : 211-212).

Enfin, malgré une acerbe diatribe mêlée à un humour corrosif, qui en fait une plaidoirie ingénieuse, le roman témoigne dans le cadre de l'histoire contemporaine, de la dégénération de la société à partir de la dualité du genre dans leurs aspects moraux et surtout sociaux. Parce que l'homme décide de faire de la femme, un objet, plutôt qu'une alliée de taille pour la lutte commune en faveur du rétablissement des droits fondamentaux de tout être humain, dont ils semblent terriblement carencés.

L'auteure demeure néanmoins optimiste quant à l'avenir de ces sociétés et c'est avec beaucoup d'humour qu'elle laisse transparaître sa pensée dans le discours de son héroïne : « J'ai confiance en vous, messieurs, je nourris toujours l'espoir qu'un jour prochain vous réussirez à vous dépasser et vous parviendrez à nous considérer toutes entières sans avoir une érection. » (Azzeddine, 2015 : p. 54)

Pour cette raison, l'auteure sème tout au long du récit, des références au « jardin », décliné sous toutes ses formes « jardinier », « terreau », « potager ». Répétée 24 fois dans le roman, cette référence, à premier abord, semblait représenter la finalité dérisoire de la vie, mais s'avère finalement être le symbole de l'espoir d'une renaissance du Monde musulman, et c'est précisément dans les derniers mots de *Hasan* que Saphia Azzeddine

---

<sup>5</sup> « I have a dream » prononcé le 28 Aout 1963, devant le Lincoln Memorial, à Washington, durant la Marche contre les discriminations racistes.

illustre cet espoir : « Et, s'il t'était impossible de m'aimer en retour, que mon passage ici-bas alimente au moins le terreau de ta future vie » (Azzeddine, 2015 : p. 220).

Ainsi, l'œuvre de Saphia Azzeddine renvoie à des interrogations fondamentales sur les conséquences de la dualité du genre « Sept siècles que le monde musulman respirait par un seul poumon, payant au prix fort le musellement de leurs moitiés » (Azzeddine, 2015 : p. 150). Aujourd'hui au nom de l'Islam, la femme est infériorisée, opprimée, soumise. Le message divin, depuis sa première révélation n'a pourtant rien d'ambigu, il conjugue la libération spirituelle et sociale des hommes et des femmes de façon égalitaire.

## Conclusion

À l'issue de notre réflexion, et en fonction des hypothèses de départ, nous concluons cette contribution sur les éléments suivants :

Dans un premier temps, dégager la mise en acte d'écriture du texte de Saphia Azzeddine nous a laissé percevoir la structure du récit et la construction narrative, temporelle et spatiale. Les zones fictives du récit apparaissent telles des zones sémantiques à travers lesquelles le lecteur interprète le texte sacré. En effet, de sorte à distinguer le fictif du référent religieux, l'outil sémiotique a dévoilé le rôle de la référence au sacré dans le roman de Saphia Azzeddine. Ainsi, dans son texte, la romancière met l'accent sur un fait grave : l'instrumentalisation et le détournement de la religion à des fins politico-idéologiques. Tout le discours idéologique et politique des antagonistes trouve son sens à partir de sa référence au texte sacré et à la religion musulmane.

Dans sa passion pour la littérature et l'écriture plus particulièrement, il y a dans l'écriture de Saphia Azzeddine de la dénonciation et du militantisme, synonymes d'engagement, mais il y a aussi un projet de persuasion: intercepter le lectorat, l'atteindre et le saisir par le biais de stratégies scripturales vertigineuses : Outrepassant amplement les effets spécifiques du roman, l'histoire est celle de tout individu heurté à des idéologies religieuses ou politiques. L'héroïne de Saphia Azzeddine incarne un combat contre ces idéologies, ce combat est à la fois le jeu d'action de l'héroïne, mais surtout le lieu privilégié, de l'expression de l'auteure.

Le roman de Saphia Azzeddine n'est qu'un prétexte à commenter l'inquiétante barbarie dont sont victimes les femmes et les hommes. Ainsi les circonstances n'importent que dans la mesure où elles recèlent une vérité générale. L'auteure s'attèle à démontrer tous les paradoxes de cette société intégriste et ceux de la société Occidentale, et tend à expliquer une obsession commune de la domination et un rapport très complexe au corps de la femme. A travers la voix *Bilqiss*, principalement, l'auteure démocratise le discours religieux et fustige l'interprétation erronée du Coran qui englobe des comportements traditionnels, cautionnant le sectarisme et la violence à l'égard de la femme, ainsi que les lois qui refusent de les reconnaître comme l'égal de l'homme ; d'où l'importance du thème de la justice et de la dénonciation des maux inhérents à l'ordre social. Le tribunal est au centre de cette histoire, comme au carrefour de ses significations. La narration est structurée selon un découpage en trois dimensions : la dimension romanesque, la dimension socio-politique et enfin la dimension philosophique à vérités générales. L'action est relativement statique, mais la superposition des souvenirs sert de support aux idées philosophiques et politiques de l'auteure, et le recours à la triple narration permet une multiplicité d'interprétations pour le lecteur. L'histoire est racontée avec assez de détachement pour qu'apparaisse un humour souvent noir, et assez de participation pour qu'une souffrance se communique au lecteur. Le style concis, une langue simple,

concrète, quelques fois poétique ; malgré le recours aux familiarités, caractérise l'écriture de Saphia Azzeddine, plus soucieuse de morale, que d'esthétique.

A la caricature d'un système désastreux, l'auteure n'oppose pas le rêve d'un système occidental idéalisé, mais la confrontation de ces deux « univers » permet à l'auteure de représenter allégoriquement, un même rapport délicat au corps de la femme, et des comportements qui traduisent le même complexe de supériorité. Par le prisme de *Bilqiss*, l'auteure dépeint une société sevrée de tout droit et de toute liberté individuelle. Dans laquelle les préjugés qui font de la femme par essence, une menace pour la piété de l'homme, et l'interprétation erronée des sources scripturales qui fait de la femme un être inférieur se sont conjugués pour entretenir une représentation de l'inégalité. Pour autant, l'auteure refuse de voir en la femme musulmane, un sujet passif, voire consentant de l'infantilisation. Les femmes de la société de *Bilqiss* subissent par manque d'autres perspectives que la mort, leur condition. Les femmes musulmanes de l'œuvre, sont aux prises entre deux instrumentalisation de la religion, d'un côté, un Occident pour qui « Islam » et « Oppression » sont un pléonasse. Et de l'autre, un Monde musulman pour qui « Islam » et « droits des femmes » sont un oxymore.

Aussi, l'étude sociocritique a permis d'évoquer le cadre sociopolitique du pays de *Bilqiss*, l'Afghanistan, pays à régence islamiste en opposition à l'Occident. Saphia Azzeddine prouve, à travers son roman que les maux de la femme musulmane dans les pays Moyen-Orientaux, aujourd'hui ne proviennent pas de l'Islam, mais d'une causalité politique et culturelle. Pour la romancière, la réappropriation de la religion musulmane, par les femmes est un enjeu majeur pour « dé-monopoliser » le discours religieux. Et l'égalité des sexes est la pierre angulaire de toute organisation sociale, de ce fait l'auteure impute à la dépréciation de la femme musulmane, la décadence civilisationnelle du Monde musulman. La présence de personnages occidentaux montrent comment est construite l'image repoussoir ; un Monde musulman caractérisé par l'archaïsme et l'obscurantisme, pour créer celle d'un Occident progressiste, moderne et égalitaire. Ainsi, cette image du Monde musulman permet de justifier la présence de l'armée américaine au Moyen-Orient. L'objectif de l'auteure n'est pas de diaboliser l'Occident, en tant que bloc qui n'aurait d'autres buts que de dénigrer l'Islam et les musulmans. La critique de Saphia Azzeddine est dirigée contre un système hégémonique qui nie complètement tout un héritage culturel et dont les méthodes sont contraires aux principes de la morale et du respect de l'Autre. Évidemment, il est clair que la tolérance n'affecte pas la distinction entre le bien et le mal.

L'existence de *Bilqiss* offre un tableau impitoyable de la torture qu'impose à l'homme la tyrannie des idéologies. Mais pousse à s'interroger sur une question : comment l'individu peut vivre en ayant conscience de l'absurde ? Tout cela nous amène à nous interroger sur la pluralité des lectures possibles et sur les conséquences de la coprésence d'énoncés fictionnels et référentiels sur leur réception. Dans *Bilqiss*, la perspective intertextuelle conduit le lecteur vers plusieurs modes de lecture. De ce fait, l'interrogation devant autrui est souvent active, explicative ; elle amène généralement à une série de suppositions et de propositions qui sollicitent l'esprit inventif du lecteur.

**Références bibliographiques**

- AZZEDDINE S. 2015. *Bilqiss*. J'ai lu. Paris.  
BURGAT F. 1995. *L'Islamisme en face*. La Découverte. Paris.  
KHADRA Y. 2002. *Les Hirondelles de Kaboul*. Pocket. Paris.  
PICON G. 1957. *Panorama des idées contemporaines*. Gallimard. Paris.  
SAID E. 1997. *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Seuil. Paris.